

Oui, tout cela réjouit le cœur généreux de la patrie. Mais à côté de ce beau et patriotique spectacle, il en est un, et je le dirai sans froisser personne, car je le dis après tout le monde, il en est un qui l'attriste.

Partout, sur nos places publiques, dans nos rues, dans nos bureaux, dans nos salons, vous entendez résonner l'accent envahisseur d'une langue étrangère. Hélas ! quelquefois le génie même de cette langue jalouse veille nuit et jour auprès du berceau de nos enfants et les forme par avance à la rigidité de son caractère. Est-ce tout ? Oh ! on va même jusqu'à infliger à sa langue maternelle la tournure de l'étrangère, jusqu'à traduire son nom propre, le nom de sa famille, le nom de ses ancêtres, à le traduire par un son étranger, quelquefois même à la lettre.

Et qu'est-ce qui a commandé tous ces sacrifices ? La justice ? non. La charité ? non. La politesse ? non plus. Qu'est-ce donc ? C'est le mépris et la honte de sa race ; la préférence et l'honneur d'une race étrangère.

O traître, déserteur de notre langue, mendiant d'une vie étrangère, partez, vous n'êtes pas propre à la vie nationale ; soyez désavoué par vos frères, en attendant que vous le soyez par l'étranger ! Pour nous, mes chers compatriotes, tenons à notre langue. Tenons-y pour nos enfants, pour la jeunesse, pour nous-mêmes. Tenons-y tous partout et toujours ; je n'entends pas avec la violence du fanatisme, mais avec l'amour, l'ardeur et la fermeté d'hommes qui vivent du droit et du devoir. La vie de notre langue est encore dans les mains de notre conseil. N'attirons donc jamais sur nos têtes le reproche de l'avoir trahie. Non seulement il faut y tenir, mais il faut lui faire honneur, il faut même quelquefois l'imposer.

Ici, généreux défenseurs de nos mœurs et de notre langue, vous n'avez pas oublié que plus d'une fois, dans des luttes différentes, il a fallu, pour vaincre, une autre puissance que la vôtre. Plus d'une fois, il a fallu que l'ange qui veille au foyer de la famille, non seulement excitât vos courages, mais encore vous imposât le généreux martyre du sacrifice par l'exemple sublime du sien. C'est même à sa pensée que l'on a dû souvent le privilège de commander à la victoire.

Eh bien ! il est un champ de bataille où la lutte dure encore, et où, moins que sur tout autre, nous ne pouvons espérer de vaincre seuls. C'est le champ de nos mœurs, la lutte vitale de notre langue et de nos coutumes. Ici, notre empire est largement partagé ; et nous pouvons bien en faire l'aveu, la première puissance, ce n'est pas nous, c'est la femme. Elle seule, en effet, dans la royauté d'une puissance forte et délicate, peut soutenir l'honneur de notre langue, l'imposer aux citoyens et même à l'étranger, jusque dans les salons où elle règne. Mères, sœurs, épouses canadiennes, c'est là, vous le savez, votre patriotique mission ; et personne ne doute qu'héritières de tant de vertus qui vous ont précédées dans notre pays, louées naguère, par une bouche, du haut de la première chaire de France, vous ne remplissiez ce patriotique apostolat avec dignité et avec bonheur.

Le sang est le troisième principe de notre vie sensible.

Or, c'est une loi que la source de la vie doit être pure, si l'on veut que la vie elle-même le soit. Une origine partagée ne donnera trop souvent à la patrie qu'une partie calculée du cœur et de l'énergie. Cependant nous avons besoin de toutes les forces. Je sais que je

touche ici au plus délicat des sujets, où chaque exemple particulier a droit au respect même de la patrie. Mais aussi je ne parle qu'en général ; et quelque respect que je doive et veuille accorder aux exceptions, je ne puis m'empêcher d'admirer l'énergie sublime de cette Blanche d'Haberville, et de croire qu'elle peut servir de modèle aux nobles femmes du Canada.

Je puis me faire illusion ; mais laissez-moi souhaiter que ce trait, qui ferme si bien le plus vrai de nos romans canadiens, n'orne encore un jour les dernières pages de notre histoire.

(A continuer.)

La retraite de messieurs les Curés du diocèse de Montréal est commencée le 10 de ce mois, au Grand Séminaire de cette ville. Elle est prêchée par le Rév. Père Jérôme Kajewicz, Sup. des Pères de la Résurrection. Ce vénérable religieux est un ancien officier polonois qui, après avoir passé plusieurs années dans l'armée, se retira du monde et fonda depuis la Congrégation des Pères de la Résurrection. Il demeure habituellement à Rome.

En venant visiter quelques maisons de ses Pères qui sont établis dans le diocèse d'Hamilton, il a bien voulu aussi visiter Montréal et accepter l'invitation que lui a faite M. l'Administrateur de ce diocèse de prêcher la retraite de MM. les Curés et celle de MM. les Vicaires, qui la suivra immédiatement.

ANNUAIRE DE L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Cette publication annuelle indique toujours la prospérité de l'Université Laval. Nous comprenons que cette belle institution doit être fière d'initier le public à tous les détails qui la concernent ; elle est loin d'y perdre à être connue. Les meilleurs professeurs dans toutes les branches, elle les possède. Les élèves sont environnés de tout le confortable désirable ; les différents cours ne laissent rien à désirer. Bref, les Canadiens-Français peuvent s'enorgueillir des succès de la seule institution de ce genre qu'ils possèdent.

Décédé à l'Archevêché, vendredi matin, à 1h., Messire Ed. Faucher, curé de St. Louis de Lotbinière depuis 33 ans. M. Faucher était né à St. Michel de la Durantais, le 24 avril 1802, et fut ordonné prêtre à Québec, le 3 octobre 1824. Il passa plusieurs années dans les missions de Ristigouche et de Carleton avant de venir à Lotbinière et conserva toujours un grand attachement pour ces promesses de son ministère. Il y était retourné cet été comme pour faire ses adieux, et en arrivant à Québec, il est mort après quelques jours de maladie seulement. Son corps a été transporté à Lotbinière pour y être inhumé à 10h.

Messieurs les membres de l'association de prières pour les prêtres défunts, sont informés que M. Faucher appartenait à la section de trois messes, à la Société Ecclésiastique de St. Michel et à la Congrégation du Petit Séminaire de Québec.

EDMOND LANGEVIN, Ptre.,
Secrétaire.

Archevêché, 11 août 1865.

Imprimé et publié par E. SÉNÉGAL, 10, rue St. Vincent.